

3 avril.

Nous jetons l'ancre dans la rade ; il est neuf heures du matin. —

A la pointe du jour, notre vaisseau s'est approché de la terre, sous la côte nord de l'île. — La vue de ces rochers nus et brûlés présente je ne sais quoi de sombre et même de terrible qui émeut vivement ; il semble que nous abordions quelque Vésuve éteint. Les effets physiques sont les mêmes. Ajoutez à cette impression celle qui résulte aussi des *défenses*, en tout semblables à nos vieilles prisons d'état, de ces fortifications suspendues dans les airs, de ces postes de signaux qui, au temps de Napoléon, se répondaient les uns aux autres de demi-heure en demi-heure, et se communiquaient par des chemins qui ressemblaient tantôt à des escaliers, et plus souvent à des échelles. — Au temps du prisonnier, de fins voiliers se croisaient, sans interruption, au pied de ces *défenses*, de ces rocs armés et si rudes à la montée. . . . Le drapeau anglais se déploie toujours avec orgueil sur ces hauteurs de Sainte-Hélène ; mais il a beau flotter puissant dans ce ciel, il y a reçu pour jamais la tache indélébile de l'assassinat !

— Les montagnes de Sainte-Hélène sont formées de couches superposées, jointes un peu obliquement. — Si je voulais me livrer à des con-